

mente chaque événement ; de ce Paris, enfin, qui connaît toutes les célébrités, qui assiste au lever et au coucher de toutes les étoiles.

Il fallait remonter à une date déjà ancienne pour parler d'un enthousiasme comparable à celui qu'Andréa souleva autour d'elle.

Si, du côté des hommes, elle fut unanimement admirée, du côté des femmes elle fut enviée et suscita de nombreuses jalousies. Le dépit et la colère de celles-ci étaient d'autant plus grands qu'elles ne parvenaient pas à amoindrir leur redoutable rivale en lui trouvant des imperfections.

Andréa dut être fière de son triomphe, car, après les premiers moments de surprise, d'émotion et d'éblouissement causés par son apparition, l'enthousiasme resta le même. Les voix les plus autorisées la proclamaient la plus belle parmi les plus belles, la plus admirable et la plus ravissante parmi les plus élégantes et les plus distinguées.

A Paris, comme partout, du moment qu'une femme se met en vue et attire tous les regards, le secret de sa vie est vite connu. On sut donc, au bout de quelques jours, qu'Andréa habitait à Paris depuis trois ans, qu'elle était aussi spirituelle, depuis trois ans, qu'elle était aussi spirituelle, et que le jeune et riche baron de Manoise était son Amadis. Mais il y a des gens qui tiennent à tout savoir ; ceux-ci voulurent découvrir d'où venait Andréa et ce qu'elle était avant son arrivée à Paris.

En effet, il y avait là de quoi piquer bien des curiosités. Seulement, le voile derrière lequel la jeune femme cachait son passé était si épais et si bien tendu qu'il fut impossible de le soulever et de voir au travers.

On ne craignit pas d'interroger le baron de Manoise ; mais il resta sur ce point dans un mutisme absolu. Andréa lui avait défendu de parler, et pour rien au monde il n'aurait voulu prononcer un mot contre sa volonté.

Les curieux en furent réduits à faire toutes sortes de suppositions, qui eurent pour résultat de les éloigner de la vérité, ce qui ne manque jamais d'arriver.

—C'est une jeune fille pauvre, de bonne famille, disaient les uns ; Henri de Manoise a eu le bonheur de la rencontrer, et il répare envers elle les injustices de la fortune.

—C'est une jeune veuve, qui s'est séparée de son mari, prétendaient les autres ; elle s'est réfugiée à Paris et cache sa véritable personnalité sous le nom d'Andréa.

On supposait bien d'autres choses encore. Mais tous les hommes s'accordaient à penser et à dire que le baron Henri était un mortel bien heureux : ce qui signifiait qu'on enviait beaucoup son bonheur.

—Être reçu chez Andréa devint une faveur ardemment désirée et vivement sollicitée par les hommes du meilleur monde, et aussi par les célébrités du sexe féminin appartenant au théâtre et au monde artiste.

La société fut bientôt aussi nombreuse que bien choisie, et chaque jour elle vit augmenter le nombre de ses admirateurs et de ses adorateurs.

Chacune de ses fêtes était un événement ; on en parlait huit jours avant et quinze jours après. En exagérant les moindres choses, l'enthousiasme en faisant autant de merveilles. On citait ses réparties pleines d'à-propos et de finesse, et ses mots spirituels.

On la suivait partout où elle allait. A la promenade, il y avait toujours beaucoup de voitures à la suite de la sienne, sans compter les élégants cavaliers qui l'escortaient, faisant caracolier leur cheval sous ses yeux. Au spectacle se retrouvaient les mêmes personnages, les yeux fixés sur l'astre radieux dont ils étaient les satellites.

Or, quand on se fut rendu compte de la puissance d'un sourire ou d'un regard de la jeune femme et du charme extraordinaire qu'elle répandait autour d'elle, on ne l'appela plus autrement que : Andréa la Charmeuse.

Andréa savait parfaitement, et depuis longtemps, qu'elle possédait ce don étrange, moins rare qu'on ne le pense, de fascination. Elle se laissait aimer ; mais elle n'abusait jamais du pouvoir merveilleux de son regard et de sa beauté. Toujours gracieuse avec ceux qu'elle connaissait, aucun ne pouvait dire qu'il eût été seulement provoqué par un regard, un sourire, un mot ou même un semblant de coquetterie.

Oui, Andréa était aimée, nous pouvons dire adorée ; mais rien ne pouvait émouvoir son cœur enflammé dans une triple cuirasse de glace. Que voulait-elle ? Nous le savons. Elle continuait son rêve audacieux et marchait vers le but qu'elle voulait atteindre. C'était ni l'amour de M. de Manoise ni celui de tant d'autres qu'il lui fallait. Elle n'oubliait pas la prédiction de la sorcière des Huttes, elle voulait une couronne, une couronne de reine !

Elle était certainement flattée des hommages rendus à sa beauté ; mais elle ne voyait dans la foule de ses adorateurs que le moyen de s'élever ; elle se servait d'eux comme d'un marche-pied.

Du reste, en dehors de ce que rêvait son ambition, elle n'avait aucun désir qui ne fût immédiatement satisfait. La fortune du baron de Manoise était la sienne, et le jeune homme s'estimait trop heureux de livrer tout ce qu'il possédait et lui-même à la fantaisie et aux caprices d'Andréa.

Les dépenses de la jeune femme devinrent excessives, et bientôt, ses revenus ne suffisant plus, le baron dut entamer le capital.

Les gens sérieux qui connaissaient la famille de Manoise commencèrent à s'inquiéter. Ils blâmaient hautement la conduite du jeune homme.

—Il est atteint de folie, disaient ils ; s'il continue cette existence déplorable, dans deux ou trois ans il sera complètement ruiné ; on n'a pas d'idée d'une semblable faiblesse, c'est honteux !

Quelques intimes de la famille crurent devoir prévenir madame de Manoise.

Hélas ! on ne lui apprenait rien qu'elle ne sût déjà : mais on lui confirmait qu'aux yeux de ses amis la conduite de son fils était un objet de scandale.

Pendant quelques jours encore elle eut le courage de garder le silence. Mais, un soir, elle emmena le jeune homme dans sa chambre et s'y enferma avec lui, bien décidée à user de son droit de remontrance et à faire tous ses efforts pour réveiller sa dignité, le faire entrer en lui-même et le ramener à elle.

Elle lui tint un long discours, qui dura plus d'une heure. Elle ne parla point avec l'autorité d'une mère indignée ; elle ne s'inspira que de sa tendresse, de son amour maternel, et chercha à l'émouvoir, à le convaincre, à le faire rougir de sa conduite par des paroles affectueuses, des accents touchants que lui dictait son cœur.

Il l'écouta respectueusement, le front pâle, l'œil morne ; mais, à tout ce qu'elle put lui dire, il n'opposa que cette seule réponse :

—Je l'aime, ma mère, je l'aime ! Il n'y a que la mort qui puisse nous séparer !

Henri quitta sa mère désolée, et quinze jours se passèrent sans qu'il reparût à l'hôtel de Manoise.

La baronne était dans une inquiétude mortelle ; elle versait des larmes amères.

—Que faire, mon Dieu, que faire ? se disait-elle. Comment sauver mon malheureux fils de l'abîme ouvert sous ses pieds !

La pauvre mère sentait son impuissance, et elle cherchait autour d'elle un auxiliaire capable de lutter avec quelque chance de succès contre la fatale influence d'Andréa.

Elle pensa au fiancé de sa fille, au marquis de Soubreuil.

—Henri a pour lui une sincère et profonde amitié, se disait-elle ; et puis Maxime est presque un membre de notre famille ; il est fort et rigide sur les principes d'honneur ; il n'y a que lui, et je ne vois que lui qui puisse sauver mon fils et nous le rendre.

Or, le jour même, le marquis était venu faire sa visite habituelle à l'hôtel de Manoise, elle le prit à part et lui dit :

—Mon cher Maxime, je suis tout à fait désespérée.

Le jeune homme la regarda tristement.

—Oh ! je comprends votre douleur, fit-il.

—Nous sommes complètement délaissées, Jeanne et moi, reprit la baronne : depuis quinze jours, je n'ai pas vu Henri. Le malheureux enfant, qu'il affronte mon regard, le malheureux enfant, qu'il n'ose plus mettre un baiser sur le front de sa sœur. Mais que veut-elle donc faire de lui, cette femme. Mais que veut-elle donc faire de lui, cette femme. Mais qu'il étouffe en son cœur jusqu'à la tendresse qu'il avait pour nous ? J'ai essayé qu'à la tendresse qu'il avait pour nous ? J'ai essayé de lui ouvrir les yeux, de lui rendre sa fierté et de ranimer les sentiments qui semblent s'éteindre

dans son âme... A toutes mes paroles, il est resté insensible, et j'ai obtenu le contraire de ce que j'espérais : il s'est livré tout entier à cette femme.

—Oui, répondit le marquis, Henri subit l'entraînement d'un amour fatal et terrible.

—Maxime, est-ce que vous la connaissez, cette Andréa ?

—Une fois seulement le hasard m'a placé sur son chemin.

—Elle est donc bien belle ?

—Oui, madame, extraordinairement belle.

La baronne poussa un profond soupir.

—Mais de quelle puissance infernale est-elle donc douée, s'écria-t-elle, pour s'être emparée complètement de la vie de mon fils, pour qu'il cesse d'aimer sa sœur et sa mère ?

—On l'appelle la Charmeuse, madame.

—Ce qui signifie : femme dangereuse et fatale. Mais je ne veux pas lui abandonner mon fils, reprit-elle avec force, je lui disputerai, je l'arracherai de ses bras maudits ! Maxime, vous voyez toujours Henri !

—Bien rarement. Comme vous, madame, je ne l'ai pas vu depuis quinze jours.

—Ainsi, il vous fuit aussi, vous, son meilleur ami.

—Notre vieille amitié me donne droit de le blâmer, de lui faire des observations ; il les évite. Henri est évidemment gêné avec moi, car je suis peut-être le seul de ses amis qui ait refusé d'assister aux fêtes que donne madame Andréa.

—Mon cher Maxime ce n'est pas le moment de laisser refroidir l'affection que vous avez pour Henri et qu'il ressent pour vous ; non, ce n'est pas le moment de lui permettre de s'éloigner de vous qui pouvez lui donner des conseils si nécessaires, si précieux. Maxime j'ai compté sur vous.

—Sur moi ?

—Oui, pour sauver Henri.

—Permettez-moi de vous dire que vous exagérez le danger.

—Maxime, le cœur d'une mère a des pressentiments qui ne trompent jamais : je tremble, j'ai peur... Je vous le dis, si nous laissons Henri plus longtemps sous la domination de cette femme, il est perdu ! Maxime, voulez-vous m'aider ?

—Je vous suis entièrement dévoué, madame, que dois-je faire ?

—Je viens de vous le dire : il faut à tout prix que nous brisions la chaîne qui fait de mon malheureux enfant un captif, un esclave !

Le jeune homme secoua la tête.

—La tâche est difficile, dit-il ; je n'ose pas vous dire : impossible.

—Eh ! je le sais bien, répliqua vivement madame de Manoise ; mais en présence du péril nous ne devons pas voir les difficultés.

Le jeune homme avait baissé la tête et paraissait rêveur.

—Maxime, reprit la baronne, éprouveriez-vous de la répugnance à lutter contre cette femme ?

—Non, certes ; mais je crains.

—Que craignez vous ?

—Je crains de ne pas réussir.

—Maxime, vous avez de la volonté, et vous ne devez pas douter de votre force. Ce n'est pas non plus l'autorité qui vous manque : vous n'êtes pas seulement l'ami de mon fils, vous allez être son frère, mon fils, le chef de la famille.

—Je ne demande qu'à me rendre digne des titres que vous me donnez, madame ; mais encore faut-il que je puisse agir. Je ne rencontre plus Henri nulle part.

—Vous savez où le trouver ?

—Sans doute, mais...

—Oh ! je connais votre caractère, Maxime, et je sais que je vous impose un grand sacrifice. Mais il le faut.

—J'écrirai à Henri, madame, et s'il ne vient pas ?

—Vous irez le trouver.

—Oui, pour vous, madame, j'aurai le courage d'entrer chez la Charmeuse.

—Merci, dit la baronne en lui prenant la main ; je ne puis aller là, moi ; sans cela... Mais vous êtes un homme, vous, Maxime ; où une femme, une mère ne saurait se présenter, vous pouvez aller.

—S'il le faut absolument, j'irai chez Andréa la Charmeuse, répondit le marquis.